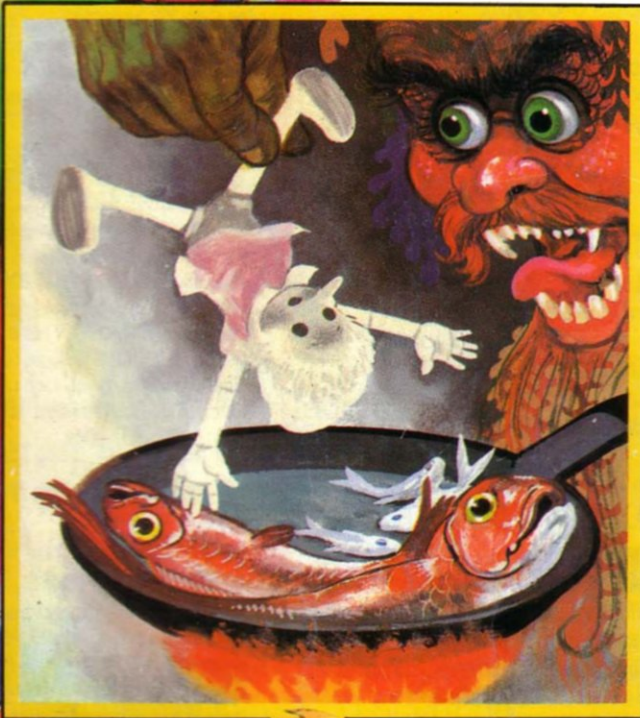


# RACONTE-MOI

## des histoires

4,95\$

Une collection des plus belles histoires pour enfants de tous temps et de tous pays.





# RACONTE-MOI des histoires

## LES HISTOIRES DU N° 15:

### GRANDS MYTHES ET LÉGENDES:

#### **La Boîte de Pandore** — p. 393

Après que l'Homme ait dérobé le feu au Ciel, les dieux cherchent à se venger. Ils confient à Épiméthée une jarre mystérieuse qu'il ne doit ouvrir sous aucun prétexte. Cette histoire tirée de l'Antiquité grecque, nous raconte comment le malheur est arrivé sur la Terre.

### UNE HISTOIRE D'ANIMAUX:

#### **Les Trois Petits**

#### **Cochons** \_\_\_\_\_ p. 399

La célèbre histoire des trois petits cochons qui se construisent chacun une maison: l'une de paille, l'autre de bois, la troisième de briques. Mais le grand méchant loup les guette...

### UNE SÉRIE:

#### **Pinocchio: la promesse de la Fée** \_\_\_\_\_ p. 402

Le petit pantin a retrouvé sa chère Fée au Pays des Abeilles Laborieuses. Il serait presque heureux, malgré la disparition de son père Gepetto, si une chose ne le tourmentait pas: il voudrait tant devenir un vrai petit garçon. Mais la Fée lui promet que, s'il est sage, son vœu se réalisera.

### UNE BANDE DESSINÉE:

#### **Grogre, le petit ogre** — p. 408

Zagon, le sage dragon, a accompagné Grogre jusqu'à la montagne où habite l'horrible monstre vert et visqueux. Mais c'est tout seul que le petit ogre doit le trouver et le tuer s'il veut devenir un ogre doré.

### UN CONTE FOKLORIQUE:

#### **L'Ombrelle** \_\_\_\_\_ p. 412

Pour son anniversaire, Min-Hi, la petite Japonaise, reçoit une jolie ombrelle. Elle est si impatiente d'aller l'essayer, qu'elle ne prend même pas le temps de bien la regarder.

### UNE HISTOIRE D'AUJOURD'HUI:

#### **La Veste volante** \_\_\_\_\_ p. 415

Le Professeur Popoff ne le sait pas, mais des lutins malicieux ont jeté un sort à la veste à carreaux qu'il voit dans la vitrine de son tailleur. Sans se douter de rien, il l'achète et se trouve entraîné dans une aventure fantastique et amusante.

### SOLUTION DES JEUX DU N° 14:

La colère du papa de Grogre est terrible. Pour lui échapper, le petit ogre doit suivre le chemin n° 4.

**RACONTE-MOI DES HISTOIRES** se compose de 26 fascicules (de 32 pages) et de 26 cassettes (de 50 minutes) racontant chacun au moins 6 histoires. C'est donc, au total, 728 pages (plus de 78 pages de jeux et de coloriages), près de 200 histoires et plus de 21 heures d'écoute.

Deux reliures plastifiées permettront à votre enfant de ranger sa collection de fascicules et de se constituer deux magnifiques albums illustrés qu'il conservera très longtemps. Chaque reliure peut contenir 13 fascicules.

Une valise à cassettes en plastique rouge, robuste et pratique, lui permettra de ranger et de protéger sa collection de cassettes (la valise peut contenir 26 cassettes).

**RACONTE-MOI DES HISTOIRES** est en vente partout, à toutes les deux semaines, le samedi, chez votre marchand de journaux.

### ABONNEMENTS ET NUMÉROS PRÉCÉDENT

Si vous désirez vous abonner ou s'il manque des numéros à votre collection **RACONTE-MOI DES HISTOIRES**, adressez vos demandes à RACONTE-MOI DES HISTOIRES, Service à la Clientèle, 385, boul. Lebeau, Saint-Laurent, Québec, H4N 1S2. Tél.: (514) 337-8361

1 numéro : 4,95 \$\*

13 numéros : 60,00 \$\*

26 numéros : 115,00 \$\*

\* Port, emballage et taxe de vente applicable incluse.

Veuillez préciser à quel numéro vous désirez commencer votre abonnement.

Prière de compter un délai d'un mois avant la mise en vigueur.

Dépôts légaux  
quatrième trimestre 1983  
Bibliothèque Nationale du Québec  
Bibliothèque Nationale du Canada  
ISBN-2-89205-038-3

© 1982 par Marshall Cavendish  
© 1984 adapté par A.L.P.  
© 1984 Les Éditions TransMo Inc.

## RACONTE-MOI DES HISTOIRES

### Éditeur:

Les Éditions TransMo Inc.  
385, boul. Lebeau  
Saint-Laurent  
H4N 1S2

Direction générale: Yves Moquin

Marketing: Pierre Labelle

Direction graphique: Raymond Laguë

Graphiste: Pierre Vincent

Direction du service à la clientèle:

Francine Boisvert

Distribution:

Les Distributeurs Associés du Québec  
(D.A.Q.) Ltée

**OFFRE SPÉCIALE**  
Abonnement  
Pour vous abonner, utilisez  
le coupon inclus au carton  
qui entoure la cassette.

# LA BOÎTE DE PANDORE

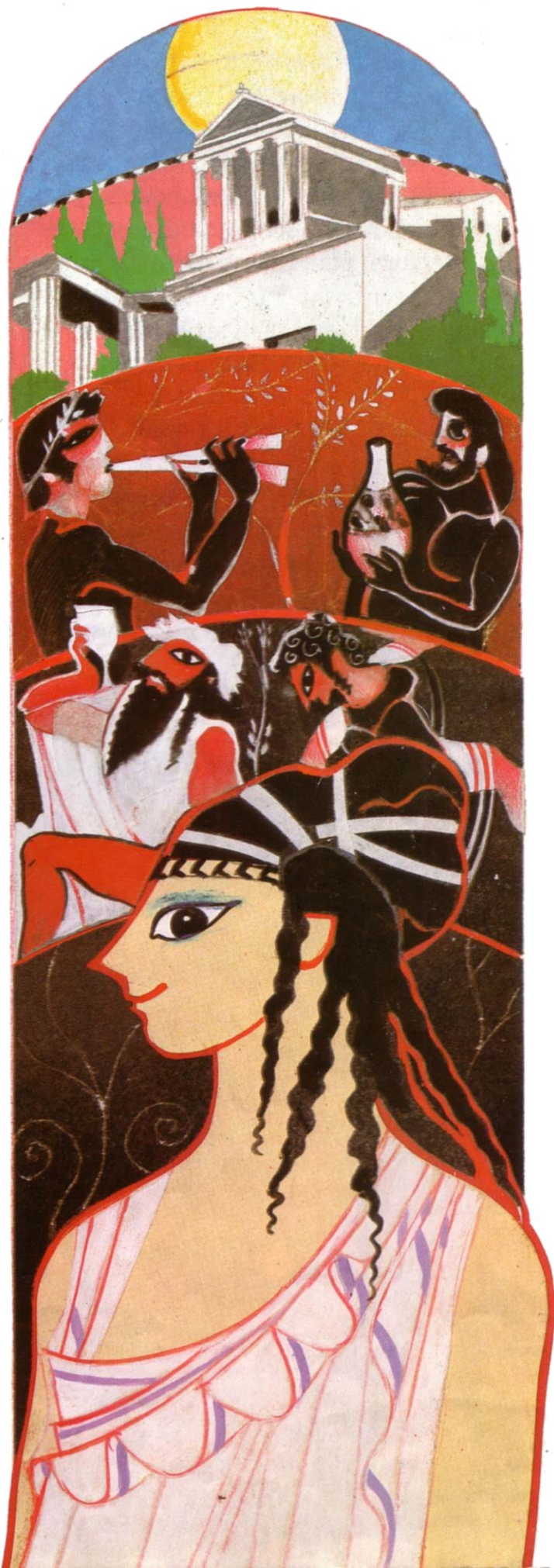
En ce temps-là, il y a très, très longtemps, il n'y avait ni malheur ni maladie ni colère dans le monde. Chacun vivait sans connaître la douleur ni la vieillesse. Et comme personne n'enviait son voisin, il n'y avait ni combats ni guerres ni meurtres. En ce temps-là, il y avait assez de tout pour chacun, et la cupidité n'existait pas.

Les maris et les femmes ne se disputaient jamais. Et Pandore et Épiméthée étaient heureux ensemble ; dansant, festoyant, jouant et dormant au soleil d'un printemps perpétuel.

Les envieux auraient pu dire que Pandore était trop gâtée. Mais il n'existait pas une seule personne envieuse pour le dire, et Épiméthée aimait la couvrir de cadeaux. Chaque jour il lui apportait une nouvelle robe ou des sandales, ou des bijoux, ou une statue pour leur jardin.

Sa quête de présents pour elle l'entraînait chaque jour de plus en plus loin de la maison. Et Pandore restait seule des journées entières.

Un jour, Épiméthée revint à la maison avec un objet large et carré enroulé dans un tissu. C'était une vieille boîte poussiéreuse, fermée par un cadenas et entourée d'un lien d'or.



« Qu'est-ce que c'est ? demanda joyeusement Pandore en dansant autour de la boîte. Un cadeau pour moi, bien sûr !

— Non, Pandore, ce n'est pas un cadeau, lui répondit fermement son époux. Cette boîte m'a été remise pour toi par le dieu Mercure, pour que tu la gardes soigneusement. Tu dois promettre de ne jamais l'ouvrir, quoi qu'il arrive. Car si tu l'ouvres, tu le regretteras toujours.

— Oh ! Je t'en prie, laisse-moi y jeter un coup d'œil, juste un petit coup d'œil !

— Non, Pandore ! Cette boîte n'est pas à nous. Nous devons respecter les souhaits de Mercure. N'y pense plus. »

Mais le lendemain, quand Épiméthée fut sorti, Pandore se mit à penser de plus en plus à cette boîte. Ses pas la ramenèrent

vers la boîte encore et encore ; elle caressa du doigt le cadenas et le lien d'or.

« Je me demande ce qu'il y a dedans, se disait-elle. Je crois qu'Épiméthée s'est moqué de moi en me parlant de Mercure. C'est sûrement un cadeau pour moi. En plus, c'est lui qui a fait la promesse, pas moi. Il n'y a sûrement rien de mal à y jeter un petit coup d'œil. »

Ses doigts commencèrent à délier le nœud du lien d'or, mais elle s'arrêta juste à temps.

Elle s'occupa à de nombreuses petites besognes dans la maison. Mais l'après-midi, elle perdit patience, revint vers la boîte,



défit le lien d'or, ouvrit le cadenas...

Aussitôt un léger bruissement se fit entendre dans la boîte, comme les ailes d'un papillon voltigeant contre une fenêtre fermée.

« Oh ! Cela doit être un gentil petit animal ! Je ne vais pas le laisser enfermé ! »

Et Pandore ouvrit le couvercle.

Mais à l'intérieur de la boîte, il n'y avait qu'une jarre, scellée de cire et couverte de poussière. Des sons en sortaient, des sons de plus en plus forts...

« Si j'ouvre la jarre, pensa Pandore, Épiméthée saura que j'ai jeté un coup d'œil à l'intérieur. »

Elle referma donc la boîte et de nouveau tenta de l'oublier.

Mais il lui tardait trop de savoir ce qu'il y avait à l'intérieur ! Elle alla la voir plusieurs fois de suite. Et puis, comme dans un rêve, elle se retrouva devant la boîte ouverte, essuyant la poussière de cette mystérieuse jarre.

« *Pandore ! Pandore ! S'il te plaît, laisse-nous sortir !* » pleurnicha un chœur de petites voix à l'intérieur de la jarre.

Pandore brûlait de curiosité. Elle se mordit les lèvres.

« Mais, je ne dois pas ! Il ne faut pas ! Mon mari m'a dit... »

— *Épiméthée n'en saura rien. S'il te plaît, s'il te plaît, fais-nous sortir ! Le monde n'est pas complet sans nous !* »





Pandore ne pouvait plus résister à la tentation. Elle brisa vivement la cire.

Le bouchon sauta, poussé hors du col de la jarre par un horrible frelon noir. Son dard luisait de venin, son bourdonnement signifiait le mot *Mort*.

Un autre insecte aux ailes épaisses le suivit, les yeux fixes, murmurant le mot *Peur*. Puis une punaise couverte de cloques rampa hors de la jarre ; sa traînée de bave écrivit le mot *Maladie* sur le sol.

Un moustique couleur de glace sortit de la jarre, vola dehors et flétrit le jardin. Partout où il se posait, des épines, des mauvaises herbes, des taches noires et des chenilles remplaçaient les fleurs. Son gémissement semblait dire *Faim*.

Pandore, affolée, essayait en vain de replacer le bouchon, mais un hanneton

surgit de la jarre et la piqua en criant :


*« Trop tard pour nous arrêter maintenant, femme insensée. Nous sommes tous les malheurs que le monde n'avait jamais connus, un présent des dieux qui enviaient votre bonheur. Moi, je suis la Vieillesse ! »*

Le bouchon dans la main de Pandore lui parut soudain trop lourd. Elle vit sur son bras les taches sombres de l'âge. Dans le miroir de bronze, elle aperçut un visage ridé, des cheveux gris.

Le vent glacé de l'*Hiver* s'échappa de la jarre et souffla sur elle jusqu'à ce qu'elle frissonne de froid.

Dans un effort désespéré, Pandore remit le bouchon à sa place et ferma vivement le couvercle de la boîte, mais l'*Ennui*, la *Colère* et la *Jalousie* l'avaient devancée. Comme un essaim piquant et





mordant, ils volèrent dehors, descendirent le chemin et se posèrent sur la tête d'Épiméthée qui revenait à la maison.

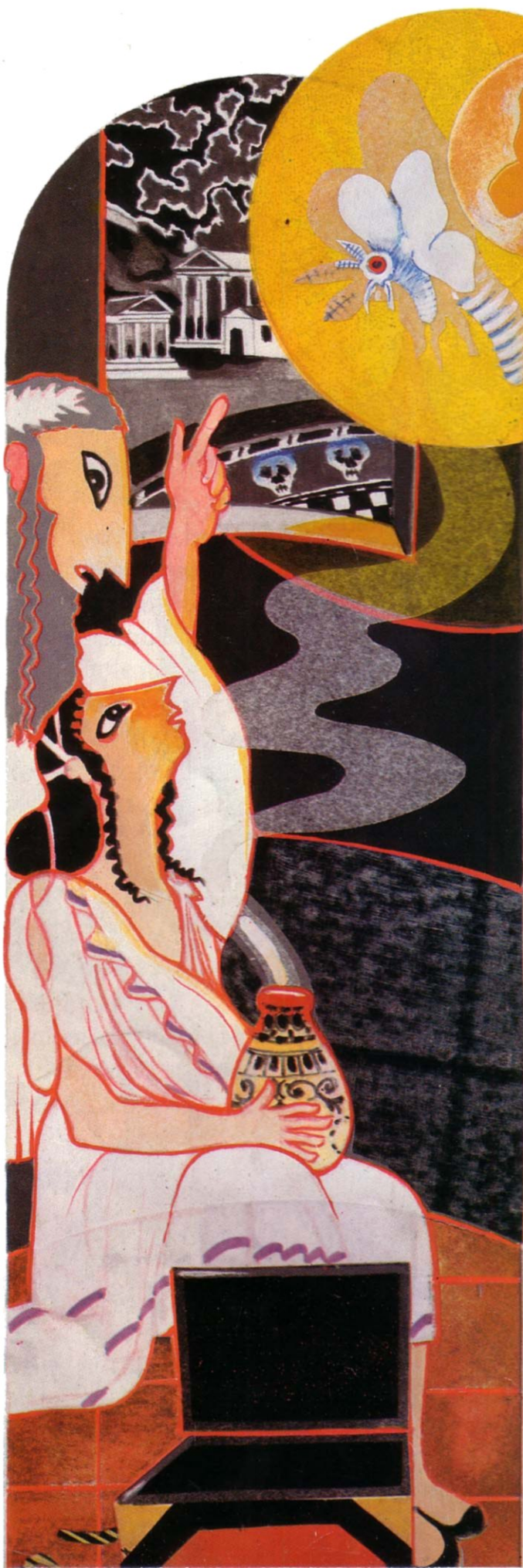
Il traîna sa femme par les pieds et la battit furieusement.

« Vilaine femme ! Désobéissante, stupide, égoïste, hurlait-il dans sa colère. Je t'avais bien dit de ne pas ouvrir cette boîte. Pourquoi ne fais-tu jamais ce qu'on te dit ? »

Et Pandore qui n'avait jamais connu, ni même imaginé une telle méchanceté, sentit les larmes jaillir de ses yeux pour la première fois.

Le *Malheur*, aussi, s'était échappé de la boîte...

De l'extérieur venait l'écho de combats, des cris de terreur. Le monde merveilleux semblait être devenu laid, horrible et méchant.



Alors, Pandore entendit de nouveau une minuscule voix venant de l'intérieur de la jarre :  
« Pandore ! Pandore ! Ne me laisse pas ici tout seul. Le monde a besoin de moi. Le monde n'est pas complet sans moi.

— Tu ne me tromperas plus !  
sanglota Pandore, en se jetant sur le couvercle de la boîte.

— Mais je peux t'aider. Fais-moi sortir. Oh ! Je t'en prie, laisse-moi sortir ! »

Cette voix semblait presque aussi malheureuse que Pandore elle-même. A la fin, Pandore demanda à Épiméthée de s'écarter et ouvrit vivement le couvercle de la boîte. De nouveau, elle retira le bouchon de la jarre.

Aussitôt en sortit un minuscule papillon blanc. A sa simple vue, Pandore trouva un peu de réconfort. Puis il se posa sur son visage, et son cœur se mit à battre plus doucement...

« Et toi, quelle sorte de malheur es-tu ? lui demanda-t-elle.

— Je suis l'Espoir ! » vrombit la petite créature ailée avant de s'envoler loin dehors, livrer bataille à tous les horribles démons. Elle apporta la promesse du printemps au jardin glacé et sécha les larmes. En passant, elle donna aussi un coup d'aile sur la joue d'Épiméthée.

Pandore demanda à son mari :

« Est-ce que le monde me le pardonnera jamais ? »

Épiméthée la regarda et, avec un tout petit sourire, lui répondit doucement :

« Je l'espère ».

# LES TROIS PETITS COCHONS



Il était une fois trois petits cochons, bien roses et bien ronds. Ces cochonnets vivaient heureux avec leurs parents dans une charmante petite maison en plein champ. Cependant, plus nos trois petits grandissaient, plus le logis devenait étroit pour toute la famille. Et un jour leur mère déclara :

« Nous n'avons plus assez de place ici. Mes enfants, il est grand temps que vous partiez et appreniez à vivre seuls ! Construisez-vous chacun une maison à votre goût et faites-la solide, car le grand méchant loup n'attend que l'occasion de vous croquer. »

Les petits cochons étaient un peu tristes, mais ils obéirent à leur mère et partirent.

Le premier se fit une maison de paille, le deuxième se fit une maison de bois

et le dernier une maison de briques. Celle-ci fut plus longue et plus dure à bâtir, mais une fois finie, c'était certainement la plus réussie : les murs solides, l'intérieur douillet, il y faisait bon vivre !

Le temps passa et, un beau matin, on vint frapper à la porte du premier petit cochon. C'était le loup ! Le grand méchant loup ! Il avait appris que les trois petits cochons s'étaient installés dans les environs et il avait décidé de leur rendre visite pour les manger !



« Petit cochon, ouvre-moi, demanda le loup aimablement.

— Non, non et non ! Par ma queue en tire-bouchon, tu ne mettras pas la patte dans ma maison de paille ! répliqua le cochonnet en verrouillant sa porte.



— Tu l'auras voulu ! hurla le loup. Je vais souffler si fort, que ta maison de paille s'effondrera et alors je te mangerai ! »

Aussitôt dit, aussitôt fait : il inspira, puis il souffla de toutes ses forces et la maison de paille s'envola !

Terrifié, le petit cochon s'enfuit chez

son frère, qui vivait dans sa maison de bois. Et quand le loup, tout haletant, le rejoignit, la porte était déjà fermée...

« Petits cochons ! Petits cochons ! S'il vous plaît, laissez-moi entrer ! cria-t-il.

— Non, non et non ! Par ma queue en tire-bouchon, tu ne mettras pas la patte dans ma maison de bois ! » s'écria le deuxième cochonnet.

Mais le grand méchant loup était bien décidé à dévorer les petits cochons.

« Tu l'auras voulu ! gronda-t-il. Je vais

souffler si fort que ta maison de bois s'effondrera, et alors je vous mangerai ! »

Il inspira, puis il souffla de toutes ses forces et la maison de bois s'envola.

Aussitôt, les deux petits cochons coururent se réfugier dans la maison de briques de leur frère.

Ils étaient à peine arrivés, que le loup les rejoignait. Mais la porte était fermée.

« Petits cochons ! S'il vous plaît, laissez-moi entrer ! supplia le loup.

— Non, non et non ! Par ma queue en tire-bouchon, tu ne mettras pas la patte



dans ma maison de briques ! » riposta le troisième petit cochon.

Le grand méchant loup était furieux. Il n'avait pas l'intention d'abandonner un si beau dîner...

« Bon ! ricana-t-il. Je vais souffler si fort que ta maison de briques s'écroulera et je vous mangerai tous les trois ! »

Il inspira, puis il souffla de toutes ses forces mais la maison ne bougea pas ! Fou de rage, il se gonfla, il s'enfla, mais la maison tint bon.

« J'en ai assez ! hurla-t-il. Puisque je ne peux pas rentrer par la porte, je rentrerai par la cheminée ! »

A l'aide d'une échelle, il grimpa sur le



toit, puis il se pencha dans le trou de la cheminée... Les trois petits cochons l'avaient entendu. Ils avaient allumé le feu et placé une grande marmite d'eau dans le foyer, avec des légumes qui sentaient bon.

Alléché par la bonne odeur, il se pencha, se pencha encore... Il perdit l'équilibre et tomba dans la marmite.

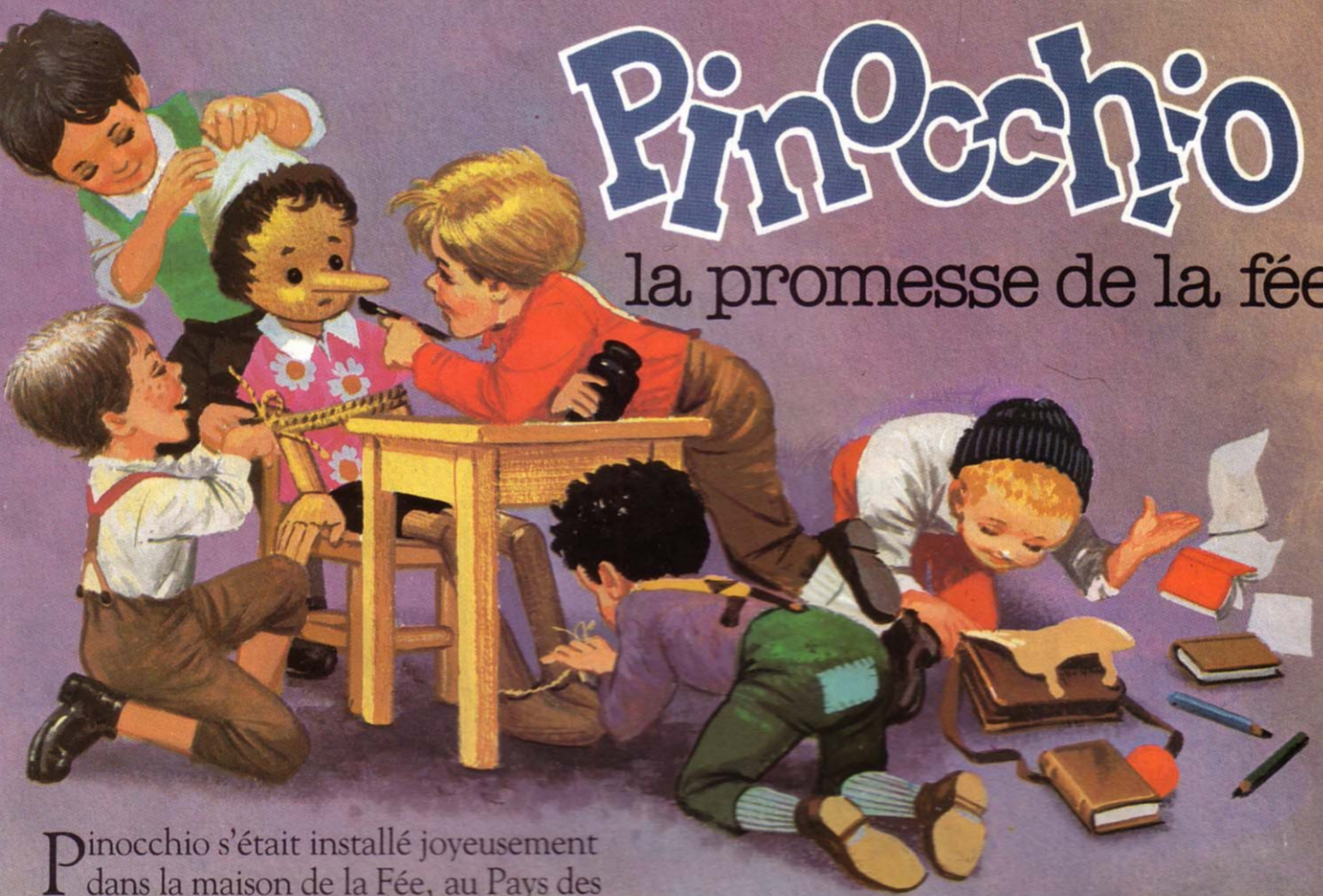
L'eau était si chaude, que le loup fut bientôt cuit.

Les petits cochons étaient fous de joie. Ils décidèrent de ne plus jamais se séparer et d'habiter ensemble dans la maison de briques. Et ils y vécurent très heureux.



# Pinocchio

la promesse de la fée



Pinocchio s'était installé joyeusement dans la maison de la Fée, au Pays des Abeilles Laborieuses. Mais quelque chose le tracassait et il en parla à la Fée :

« J'en ai assez d'être un pantin, dit-il. Je voudrais être un vrai petit garçon, et grandir pour devenir un homme !

— Ah ! ça ne sera pas facile, répondit la Fée. Les pantins ne grandissent pas. Mais si tu es très sage, il pourrait y avoir une exception, si tu le mérites ! Plus de mensonges ni de paresse. Tu devras aller à l'école et travailler dur !

— Tu veux dire que je peux devenir un vrai petit garçon ? s'écria Pinocchio.

— Si tu travailles bien pendant toute l'année et si tu perds tes mauvaises habitudes, je te promets que tu deviendras un vrai garçon. Donc, demain, tu vas à l'école ! »

Imaginez l'arrivée de Pinocchio à l'école... Les autres enfants trouvèrent très amusant d'avoir un pantin dans la classe. Ils lui jouèrent toutes sortes de méchants tours. Mais lorsqu'ils voulurent tirer sur son long nez, Pinocchio se défendit avec ses pieds et ses poings en bois. C'est ainsi qu'il leur apprit à le respecter.

Très vite, il s'en fit des amis. Cependant, Pinocchio était devenu le premier de la classe et ils étaient jaloux.



Aussi, un jour plusieurs d'entre eux arrêterent Pinocchio sur le chemin de l'école et lui racontèrent qu'un requin gros comme une montagne avait été aperçu près de la côte. Pinocchio pensa que c'était peut-être celui qui avait avalé son pauvre père.

« Nous allons faire l'école buissonnière pour le voir. Viens donc avec nous ! »

Le pantin leur proposa d'y aller après l'école. Mais tous se moquèrent de lui.

« Le requin ne va pas t'attendre jusqu'à ce soir ! » dirent-ils.

Pinocchio se laissa entraîner. Mais il comprit vite qu'on l'avait trompé. Il n'y avait pas l'ombre d'un requin...

« Il est allé prendre son petit déjeuner ! » plaisanta un des garçons.



Pinocchio était furieux. Plus les autres se moquaient de lui, plus sa colère montait. En un instant, une bataille éclata. Livres et sacs volèrent dans tous les sens.

L'un des garçons reçut un gros livre en plein front et tomba. A cette vue, les autres filèrent, laissant Pinocchio seul avec le garçon inanimé.

Pinocchio mouillait les tempes du garçon avec son mouchoir trempé dans l'eau de mer, lorsque deux gendarmes apparurent avec leur chien.

« Nous t'arrêtons ! » dirent-ils à Pinocchio.

Confiant le blessé à un habitant d'une maison voisine, ils traînèrent le pantin jusqu'à la route.

Pinocchio était terrorisé. Il tremblait, sa langue lui collait au palais. Il ne pouvait parler, pas même pour leur expliquer que ce n'était pas lui qui avait jeté le livre !



Mais juste au moment où il s'attendait à mourir de frayeur, un coup de vent emporta son bonnet vers la mer. Les policiers lui permirent de courir après, et Pinocchio saisit cette chance de s'échapper !

Alors les policiers lâchèrent leur chien, une énorme bête appelée Alidor. Bientôt Pinocchio l'entendit courir dans son dos. Puis il sentit son souffle sur ses mollets. Il était tout près du bord de la falaise... et en un saut désespéré, Pinocchio se jeta dans les vagues et nagea vers le large.

Alidor freina de toutes ses forces, ses pattes s'enfoncèrent dans le sol. Trop tard ! Le chien, entraîné par son élan, plongea et sombra. Il ne savait pas nager !

En remontant à la surface, les yeux révoltés de terreur, il aboya piteusement :

« Pinocchio, sauve-moi, je me noie ! »

En l'entendant, le cœur de Pinocchio fondit. Il revint vite à la nage et

entraîna le chien sur le rivage, puis il plongea de nouveau et se remit à nager.

« Au revoir, Pinocchio ! Tu m'as sauvé la vie ! » cria le chien derrière lui.

Le pantin longea la côte à la recherche d'un endroit sûr où aborder. Enfin, il aperçut un panache de fumée montant d'une grotte. Il s'en approcha à la nage pour l'inspecter. Mais au moment où il allait se hisser sur le rivage, il se sentit soulevé au-dessus de la mer.

Il venait d'être pris dans un filet avec tout un banc de poissons frétilants ! Au même instant, un immense pêcheur surgit de la grotte. Il était aussi horrible à voir qu'un monstre marin. Son corps était couvert d'écailles vertes. Il avait un paquet d'algues sur la tête.

Ses gros yeux verts luisaient.

Sa barbe était gluante.

« Encore une belle prise ! »

s'exclama-t-il en relevant son filet.

Il entra dans la grotte où une énorme poêle grésillait déjà sur un feu de bois.

« Voyons ce que j'ai pris, dit-il. Oh ! les bons rougets. »

Il les roula dans la farine et les jeta dans la poêle.





« Les belles sardines ! Les délicieuses soles ! Mais, qu'est-ce que c'est que celui-là ? Un nouveau poisson ? »

Il tira le pauvre Pinocchio du filet, tout dégoulinant et tremblant de peur.

« Je ne suis pas un poisson, je suis un pantin ! Laissez-moi partir !

— Tu veux rire ? Crois-tu que je vais perdre ma chance de goûter un poisson aussi rare que toi ! Je n'ai encore jamais pris un poisson-pantin ! »

Il roula soigneusement Pinocchio dans la farine, le sala et le poivra, et le tint au-dessus de la poêle...

Mais juste à cet instant, il y eut un aboiement terrible et Alidor se précipita dans la grotte, attiré par la bonne odeur.

« Dehors ! hurla le pêcheur.

— Sauve-moi, Alidor ! » cria

Pinocchio, en se débattant.

Le chien reconnaissant bondit en

l'air, arracha le pantin enfariné des mains du géant et fila hors de la grotte. Puis il ramena Pinocchio sur la plage.

« Voilà, dit-il. Tu m'as sauvé, et maintenant je t'ai sauvé. Dans ce monde nous devons nous entraider. »

Et Alidor lécha gentiment le petit pantin avant de se lancer à la recherche de ses maîtres.

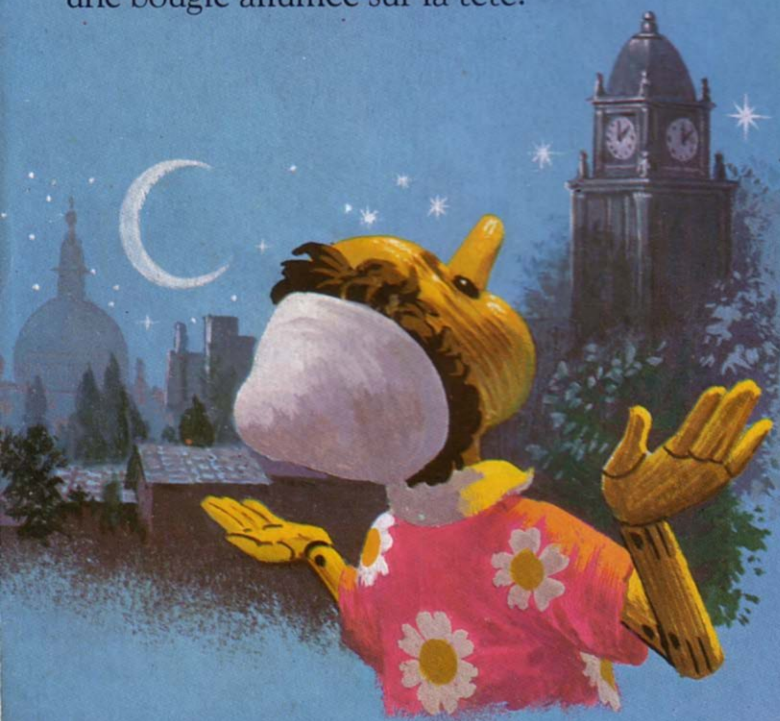
Le soir tombait, Pinocchio était pressé de rentrer à la maison. Sur le chemin qui le ramenait au village, un vieil homme lui apprit que le blessé allait bien et que la police ne le recherchait plus. Quel soulagement !



Mais Pinocchio avait très peur de se présenter devant la Fée...

« Que va-t-elle me dire ? se demandait-il en tremblant. Jamais elle ne me pardonnera ma nouvelle escapade. Je l'aurai bien mérité ! Je promets toujours, mais je ne tiens pas mes promesses ! Jamais je ne deviendrai un vrai petit garçon ! »

Lorsque Pinocchio arriva à la maison de la Fée, la nuit était tombée. Il avait froid, il était fatigué et affamé. Pinocchio frappa à la porte, mais la maison resta silencieuse. La Fée était-elle partie de nouveau ? Il attendit et attendit... Enfin une fenêtre s'ouvrit tout en haut de la maison et une grosse limace regarda dehors, tenant une bougie allumée sur la tête.



La limace demanda :

« Qui frappe à une heure pareille ?

— Moi, Pinocchio, la Fée est-elle là ?

— La Fée dort et ne veut pas être réveillée. Je descends t'ouvrir... »

Une heure passa, puis deux. La porte ne s'ouvrait toujours pas. Pinocchio était complètement gelé. Il frappa encore.



La fenêtre du troisième étage s'ouvrit. La limace regarda de nouveau dehors, puis elle dit :

« Mon garçon, ça ne sert à rien de frapper ainsi. Je suis une limace, les limaces ne se pressent jamais ! »

Et elle referma la fenêtre. Peu de temps après, minuit sonna, puis une heure, mais la porte restait fermée.

Pauvre Pinocchio ! Il n'avait qu'une chose à faire, attendre. Il resta devant la maison toute la nuit. A l'aube, enfin, la porte s'ouvrit. Il avait fallu neuf heures à la limace pour descendre jusqu'en bas !



« Tu ne peux pas entrer, dit-elle.  
La Fée dort encore.

— Apporte-moi au moins quelque chose à manger, supplia le pantin. Je meurs de faim !

— Tout de suite ! » dit la limace.

Elle revint deux heures plus tard avec du pain, du poulet rôti et des fruits.



Pinocchio se jeta avidement sur la nourriture. Hélas ! il s'aperçut tout de suite que rien de tout cela n'était réel. Ce n'était que du carton ! Épuisé par toutes ces épreuves, il s'évanouit.

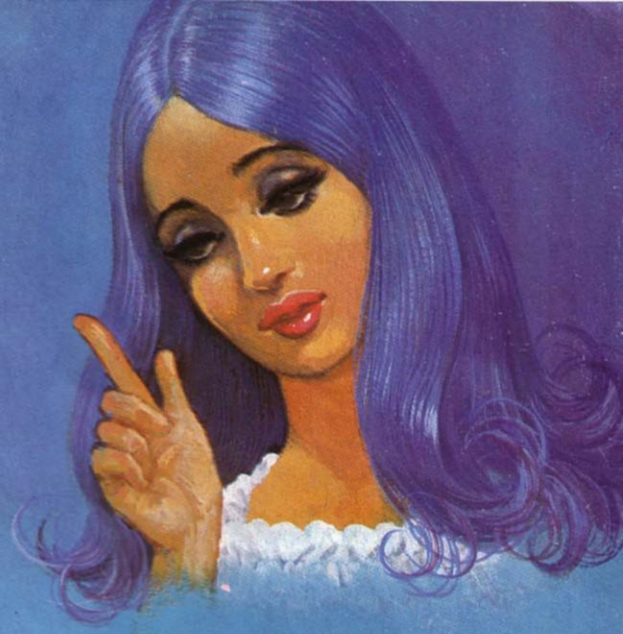
Quand il revint à lui, Pinocchio était étendu sur un divan dans la maison, et la Fée était à ses côtés. Elle n'était pas fâchée, mais elle menaça Pinocchio :

« Tu as encore désobéi, je te pardonne une fois de plus. Mais gare à toi si tu te conduis mal une troisième fois ! »

Pinocchio promit de nouveau de se transformer tout à fait.

Il le désirait vraiment et plus jamais il ne voudrait revivre un jour et une nuit pareils !

La leçon porta ses fruits. Pinocchio tint sa promesse pendant une année entière.



L'été suivant, il gagna le prix d'excellence. Sa conduite fut si bonne que la Fée en était enchantée. A son retour de l'école, elle lui annonça :

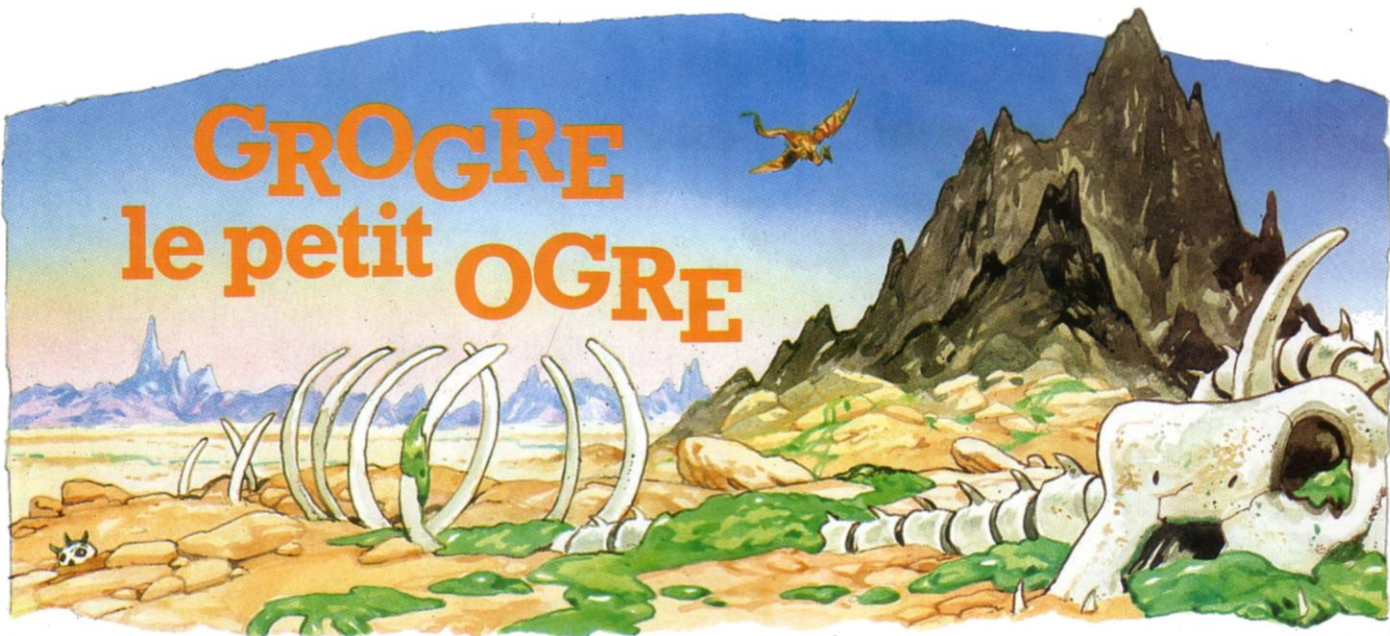
« Ton souhait sera exaucé. Demain soir tu deviendras un vrai petit garçon ! »

Cette nuit-là, Pinocchio put à peine dormir tant il était agité. Plus qu'un jour ! Si seulement il pouvait être encore sage, juste un jour de plus !

(Pinocchio deviendra-t-il un vrai petit garçon ? Tu le liras dans le n° 16).



# GROGRE le petit OGRE



Pour parvenir à la montagne où vivait le monstre, Grogre le petit ogre et Zagon le dragon volèrent durant cinq jours et cinq nuits. Enfin, au matin du sixième jour, ils atteignirent un pays étrange et désolé, un pays où il n'y avait ni arbres ni fleurs ni animaux.

On ne voyait que des pierres et une inquiétante montagne noire. Sur ses pentes, luisaient çà et là de curieuses traînées de vase verte. Un peu partout, on voyait aussi des os, des squelettes entiers d'ogres, de dragons... et de tous ceux que le monstre avait dévorés.

Tout en planant, Zagon montra à Grogre un endroit sur la montagne. « Voilà l'entrée de la demeure du monstre. — Mais comment fait-il pour monter tout là-haut ? » demanda le petit ogre.

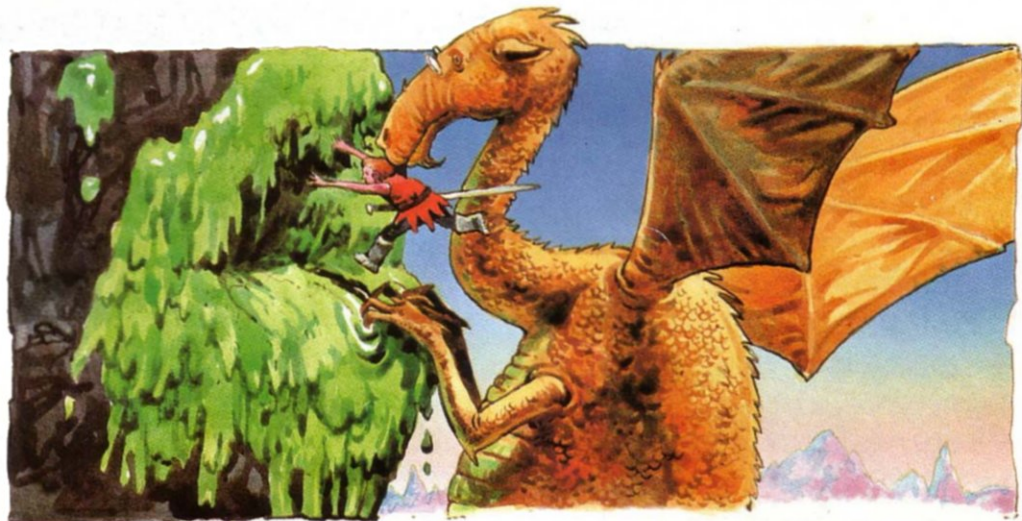


« Il rampe, mon enfant, il rampe de tout son corps visqueux... Il est si collant qu'il ne dérape pas. Mais la bave qu'il laisse sur son chemin est si glissante que nul ne peut le suivre.

— Mais, dit Grogre, nous n'avons pas à grimper, nous pouvons voler !  
— Bien sûr, cramponne-toi ! »  
Et le dragon s'éleva à tire-d'aile, jusqu'à l'entrée du tunnel.



Arrivé devant le tunnel, Zagon s'agrippa avec ses puissantes griffes au rebord de pierre. « Vite, Grogre, saute ! Je ne peux plus tenir, ça glisse trop ! » Grogre ferma les yeux, serra les dents et, courageusement, il sauta.



Ouf ! Il se posa juste à l'entrée du trou. Il était sauvé ! Mais... voilà qu'il glissait sur la bave verte ! Et il n'y avait rien pour se retenir... Il allait tomber dans le vide !

Il glissait de plus en plus... quand Zagon le rattrapa de justesse ! Puis, rassemblant ses forces, le dragon le projeta dans le tunnel...



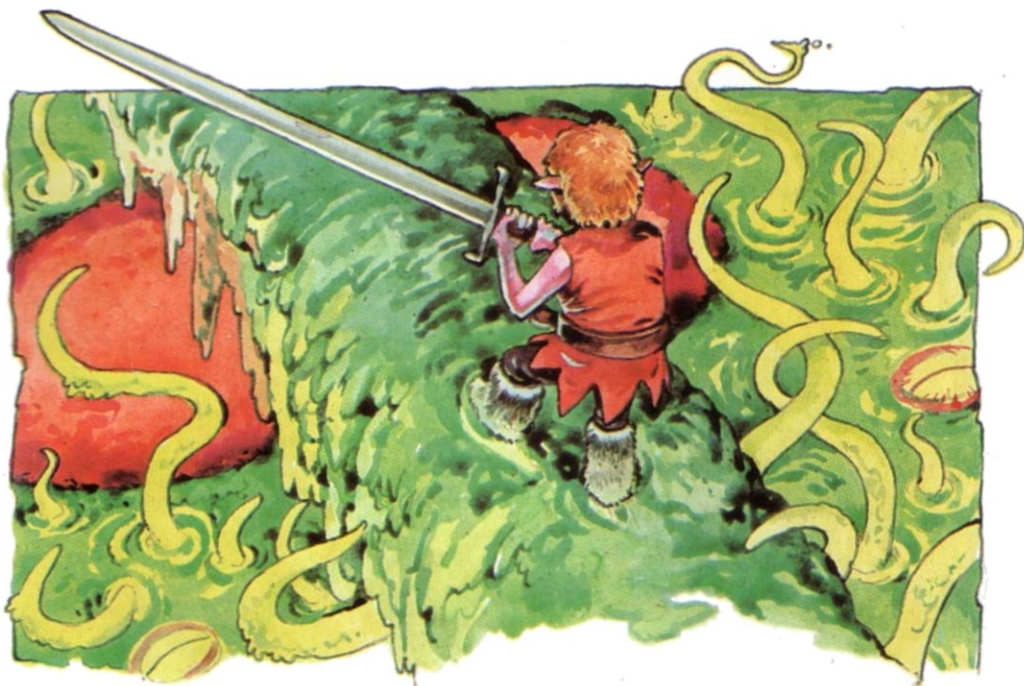
Comme il faisait sombre ! Tout était recouvert de vase verte, poisseuse et puante... Malgré son dégoût, Grogre se mit à avancer à quatre pattes... Flip ! Flop ! Ses mains patageaient dans la boue. Flip ! Flop ! Ses genoux

s'engluaient. Il commençait à entendre un étrange grondement... Lent, sourd, régulier, c'étaient les battements de cœur du monstre ! Puis une faible lumière apparut : elle émanait du corps luisant de l'horrible bête... Grogre avait atteint le bout du tunnel.

Il se tenait à l'entrée d'une immense grotte complètement occupée par le gigantesque corps de la bête. On aurait dit une mer verte. Des centaines de tentacules émergeaient et des dizaines d'yeux clos flottaient à la surface. Un pont de pierre surmontait le monstre. Zagon avait expliqué à Grogre qu'il devait l'emprunter pour se rapprocher du cœur de la bête.



Alors, Grogre se souvint des paroles de Zagon : « Sois brave et réfléchis ! » Prenant son souffle, il saisit l'épée de son père et avança. Il avait bien du mal à marcher ! Le pont était recouvert de la même bave visqueuse et glissante. Enfin il parvint au-dessus du cœur rouge du monstre.



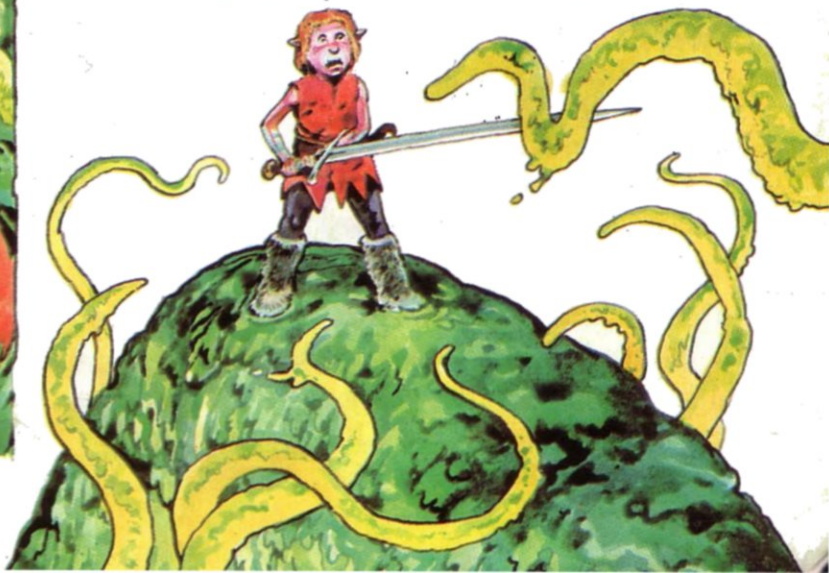
Soudain, Grogre bondit en arrière ; un tentacule lui avait effleuré la jambe... Mais comme il sursautait, son pied glissa. Aussitôt, il brandit son épée en avant pour retrouver l'équilibre. Mais l'épée frappa le pont... Et un grand BANG retentit dans la grotte.

Le monstre endormi s'éveilla. Un à un, ses yeux s'ouvrirent... Et il découvrit Grogre, seul sur le pont.



(Que va-t-il arriver à Grogre ? Tu le sauras dans le n° 16).

Lentement, il étendit ses puissants tentacules autour de l'enfant. Le petit ogre, terrifié, leva son épée...





# L'OMBRELLE



Il y a très longtemps, vivait au Japon une petite fille nommée Min-Hi dont l'anniversaire était en été. En cette saison, le soleil brûle et on recherche la fraîcheur de l'ombre. Aussi, pour les huit ans de Min-Hi, on lui offrit une ombrelle.

« Comme elle est jolie ! s'exclama

l'enfant. Dis, Maman, je peux aller me promener pour l'essayer ?

— Si tu veux, mais sois prudente ! »

A l'ombre de son ombrelle neuve, Min-Hi longea la rizière jusqu'à l'orée de la jungle... Soudain un énorme gorille surgit. Ses longs bras ballants, le regard menaçant,



il s'avancait vers la petite fille.

« Hou là là ! se dit Min-Hi. Je suis perdue ! Il ne me reste qu'à me cacher derrière mon ombrelle en attendant qu'il me prenne et me mange ! »

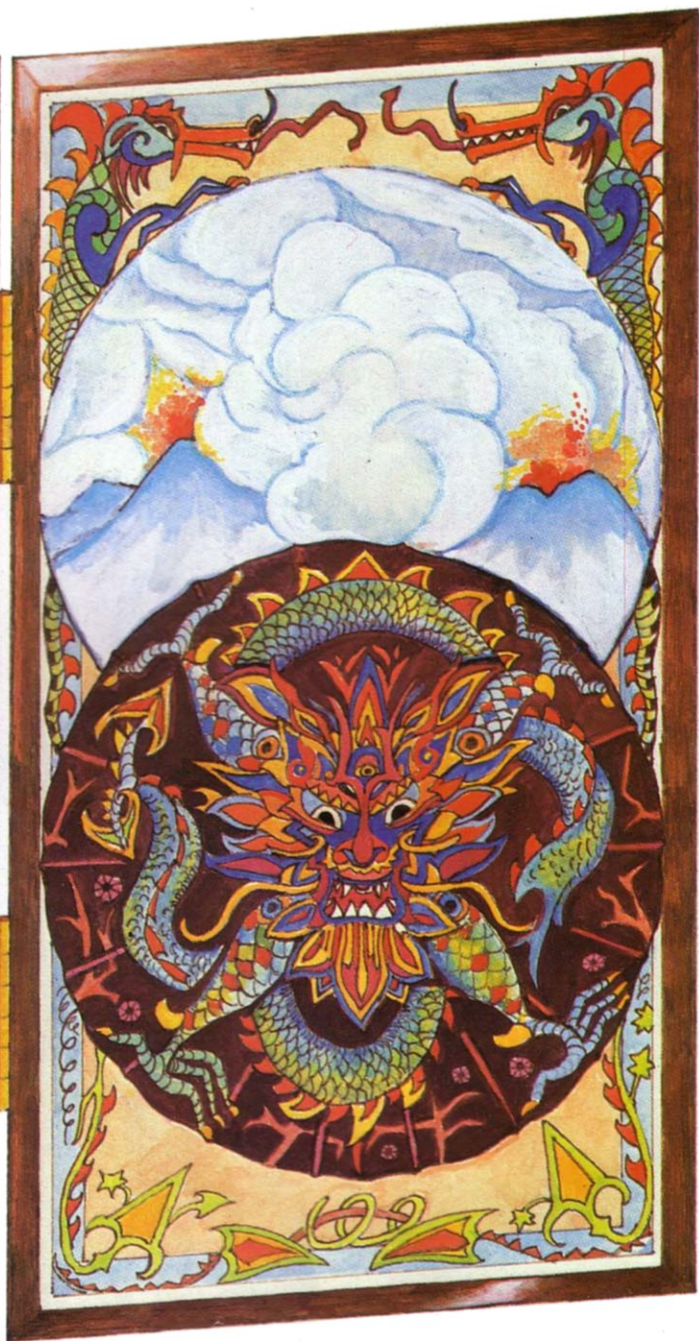
Et toute tremblante, elle s'agenouilla derrière son ombrelle. Puis elle attendit... attendit encore... et encore ! Mais il ne se passa rien ! Alors, elle jeta un petit coup d'œil de côté... Le gorille avait disparu !

Toute surprise, mais rassurée, Min-Hi reprit sa promenade quand, à son tour,

un énorme tigre aux dents pointues jaillit hors des buissons ! Il s'approchait d'elle sur ses pattes de velours...

« Hou là là ! se dit Min-Hi. Je suis perdue ! Il ne me reste qu'à me cacher derrière mon ombrelle en attendant qu'il me prenne et me mange ! »

Et frissonnant de peur, elle se blottit à nouveau derrière son ombrelle. Puis elle attendit... attendit encore. Mais il ne se passa rien ! Tout comme le gorille, le tigre avait disparu !



Min-Hi se remit en route, mais à peine avait-elle fait quelques pas qu'une ombre gigantesque vint obscurcir le ciel... C'était un aigle ! Et il plongeait sur elle !

« Hou là là ! se dit Min-Hi. Je suis perdue ! Il ne me reste qu'à me cacher derrière mon ombrelle en attendant qu'il me prenne et me mange ! »

Comme les fois précédentes, elle attendit, attendit encore... Mais il ne se passa rien ! L'aigle aussi avait disparu !

Dès que Min-Hi fut rentrée chez elle, elle raconta à sa maman ce qui s'était passé.

« Hum ! fit sa mère. As-tu bien regardé le dessus de ton ombrelle ? »

Min-Hi l'ouvrit... et sursauta de frayeur... Sur l'ombrelle était peint un monstrueux, un terrifiant, un horrible dragon !

« Maintenant, tu comprends ! reprit sa maman. C'est le dragon qui les a fait fuir... tout comme il te protège du soleil ! »



# LA VESTE VOLANTE

Le professeur Popoff vivait avec son épouse dans une belle maison jaune au bord de la mer. Il passait ses journées à enseigner, à jardiner et à pêcher — et il était presque toujours très heureux. Deux choses pourtant le désespéraient : acheter ses vêtements et prendre le train pour aller à des congrès de professeurs à Paris.

Par un beau matin d'été, le professeur bêchait son jardin, quand il entendit un bruit sinistre, juste dans son dos...

« Malheur ! murmura-t-il. J'ai bien l'impression que j'ai déchiré ma veste ! »

Il ne s'était pas trompé. Sa vieille veste usée venait de se déchirer de haut en bas ! Il ne pouvait plus la porter qu'en la boutonnant et en la mettant devant derrière... Mais, tout de même, le professeur Popoff craignit de se trouver un peu bête avec une rangée de boutons dans le dos et deux pans déchirés par-devant !

« Non, ça n'ira pas ! soupira-t-il. Il va falloir que j'aille m'acheter une veste ! »

Et il courut chez son tailleur.

Or, des petits lutins malicieux étaient justement entrés dans la boutique du tailleur. Pour s'amuser, ils avaient jeté un sort à la veste placée dans la vitrine... Ils en



avaient fait une veste volante ! C'est-à-dire que celui qui la porterait, et ferait le souhait d'être quelque part ailleurs, serait aussitôt emporté dans les airs !

Naturellement, le professeur Popoff n'en savait absolument rien. Lorsqu'il vit cette veste en vitrine, il décida de l'acheter parce qu'il aimait ses carreaux verts et bruns. Il entra donc dans la boutique pour l'essayer.





Le tailleur était enchanté qu'un client lui achète cette veste, car elle était là depuis longtemps et n'était plus à la mode.

« Elle vous va à la perfection », dit-il au professeur en l'aidant à l'enfiler.

Le professeur Popoff était ravi.

« Inutile de l'emballer, dit-il. Je la garde sur moi pour faire une bonne surprise à ma femme. Il y a des mois qu'elle me fait des reproches à cause de ma vieille veste. »

Le professeur paya et sortit de la boutique, très fier de lui. Il se réjouissait à l'idée de montrer sa nouvelle veste à son épouse, mais il pensa que d'abord il pourrait aller pêcher un poisson pour le déjeuner. Il alla donc faire un tour du côté du port, et un instant plus tard, il était en mer sur son petit bateau.

« Quelle magnifique journée ! » se dit-il en regardant le beau ciel bleu

lumineux. Avec un soupir d'aise, il prépara sa canne à pêche et lança sa ligne. Mais le temps passa sans même qu'il ait une touche et bientôt le vent se leva. De gros nuages gris apparurent à l'horizon et des vagues commencèrent à clapoter contre le bateau.

« Quel dommage ! pensa le professeur.





Non seulement je n'ai pris aucun poisson, mais je vais mouiller ma veste neuve. Ah comme je voudrais être dans mon jardin ! »

Aussitôt, la magie des lutins fonctionna. La veste volante s'éleva dans les airs... et le professeur avec elle.

« Misère ! Qu'est-ce qui m'arrive ? s'écria-t-il. Je vole ! Je vole vers la ville. Voici le port... et l'université ! Je suis au-dessus de ma maison ! »

A ce moment, la veste commença à perdre de l'altitude, tout doucement...

« Incroyable, je suis dans mon jardin ! Ça alors ! C'est cette veste, c'est sûrement

une veste magique ! »

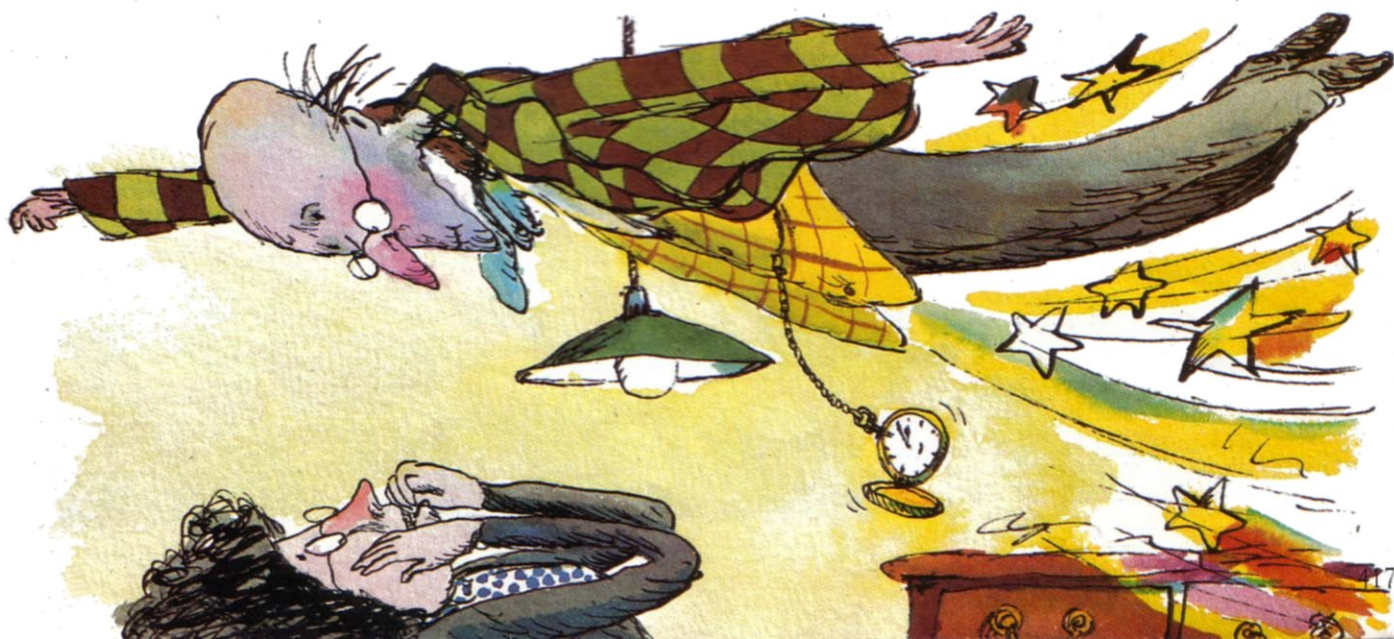
Le professeur, très excité, entra vite voir sa femme.

« Regarde cette veste étonnante ! lui dit-il.

— Elle est très jolie, mon chéri, mais bien trop belle pour jardiner !

— Aucune importance, reprit le professeur, agacé. Regarde bien : attends, je souhaite, heu... je souhaite être dans le jardin... »

Aussitôt, le professeur s'éleva vers le plafond, passa par la fenêtre et se retrouva dehors, dans le jardin.



Madame Popoff n'avait jamais été aussi étonnée de sa vie. Elle se précipita dans le jardin.

« C'est une veste magique, lui cria le professeur. Une veste volante ! »

— Incroyable ! lui répondit madame Popoff en sautant sur place. Mais j'y pense, tu vas pouvoir te rendre à tes congrès en volant, au lieu de faire ces trajets par le train que tu détestes tant ! »

Le professeur Popoff parut sceptique.

« Je ne sais pas si c'est une veste longue-distance... »

— Eh bien, nous verrons. Il va d'abord falloir que tu t'entraînes beaucoup.

— Je commence tout de suite ! »

Et le professeur passa le reste de la journée à voler du salon au jardin par la fenêtre, aller et retour.

A la fin de l'été, le professeur Popoff volait comme un oiseau. Enfin, le grand jour arriva. Il était convié à un congrès à Paris. Au lieu d'y aller par le train, il prit son sac à dos et se dirigea joyeusement vers le jardin. Il salua sa femme :

« Au revoir ! A très bientôt ! »

Alors, il aspira une grande bouffée d'air et dit :

« Je voudrais être à Paris ! »

Aussitôt il s'éleva dans les airs.





« Voilà comment il faut voyager ! » se dit-il tout content, tandis qu'il survolait champs et villages. Mais bientôt il se sentit affamé par le grand air.

« Je dois bien avoir un sandwich » se dit-il, et il commença à fouiller dans son sac à dos, mais sa femme ne lui avait rien donné à manger. Il n'y avait que son pyjama et sa trousse de toilette !

A ce moment, la veste volante l'entraîna brusquement plus bas, tandis qu'un monstre argenté rugissait au-dessus.

« Ciel ! cria le professeur, presque éjecté de sa veste. J'ai failli rentrer dans un avion. Ah ! Comme je voudrais être en sécurité sur le sol avec quelque chose de bon à manger ! »

Il avait oublié que la veste magique obéissait à chacun de ses vœux. Il fut bien étonné de se sentir descendre à travers les nuages, plus bas, plus bas, jusqu'à la cour d'une école où il se posa.

La maîtresse fut très surprise lorsque ce visiteur entra dans sa classe. Elle pensa que c'était l'inspecteur et alla lui chercher du café et des biscuits.

En son absence, le professeur joua

avec les enfants. Ils peignaient avec de petits pots de peinture qui firent envie au professeur.

« J'aimerais bien en avoir de pareils ! » dit-il aux enfants.

— Nous allons vous en donner, dirent les élèves.

— Du rouge, du vert, du bleu, du jaune, du violet et de l'orange ! Toutes mes couleurs préférées, dit-il, merci beaucoup ! »

Mais le professeur devait repartir s'il voulait arriver à temps à Paris. Les enfants, émerveillés, le virent décoller et disparaître dans les nuages en étendant les bras pour assurer son équilibre, car le vent soufflait très fort.





Le vent soufflait tant qu'il ouvrit le sac du professeur et que les petits pots de peinture déversèrent leur contenu comme une pluie de toutes les couleurs.

« Malheur ! soupira-t-il quand il s'en rendit compte. Je voudrais bien être arrivé à Paris ! »

Un instant plus tard, il était à Paris, au congrès.

« Ma veste vole plus vite qu'un avion, pensa-t-il. Je peux rentrer chez moi par les airs dès ce soir et arriver à temps pour le petit déjeuner, demain matin. »

Et à la nuit tombante, le professeur Popoff s'éleva au-dessus de la ville. Fatigué par cette journée bien remplie, il s'endormit vite. Il ne s'éveilla qu'en se posant dans son jardin.

Madame Popoff fut enchantée de le revoir si vite et rit en entendant le récit de son voyage. Mais tous deux rirent encore plus en lisant dans le journal du soir : *Chute de pluie colorée au-dessus de Rouen. Les savants s'interrogent !*

« As-tu l'intention de leur avouer que c'est toi qui a répandu de la peinture dans les nuages ? demanda-t-elle.

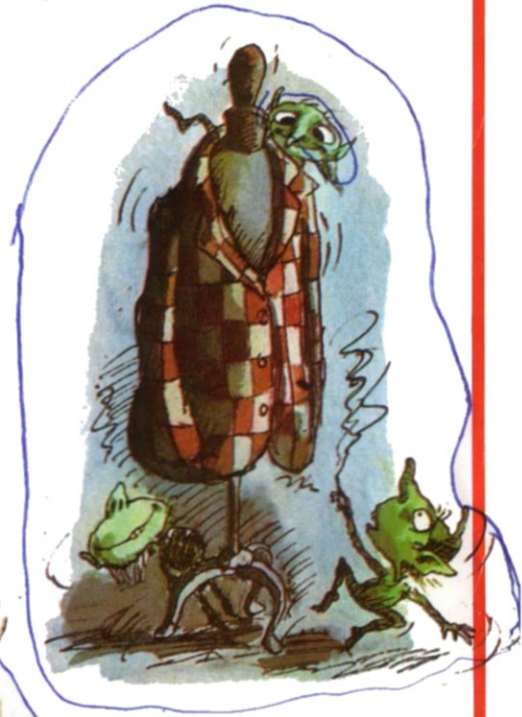
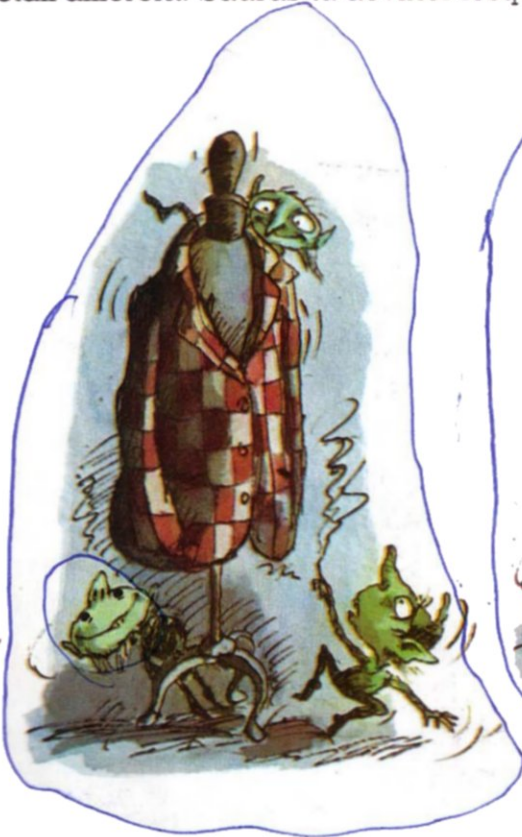
— Oh non ! dit le professeur. Gardons le secret. Ne parlons à personne de la veste volante. »

Et personne ne découvrit jamais leur secret !

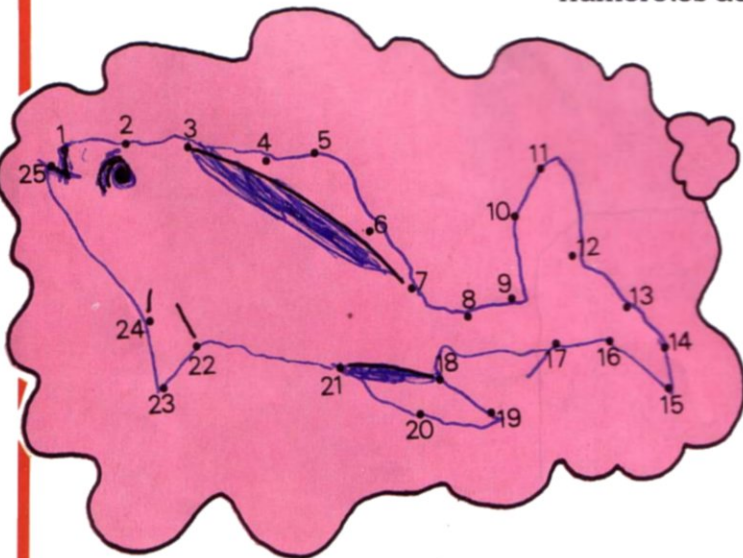


# les jeux du Professeur Popoff

Des lutins malicieux ont copié ces dessins. Chacun d'entre eux comporte un détail différent. Sauras-tu deviner lesquels?



Le professeur Popoff est à la pêche. Si tu relies les points numérotés de 1 à 25, tu sauras à quoi il pense.



DANS LE NUMÉRO 16 DE

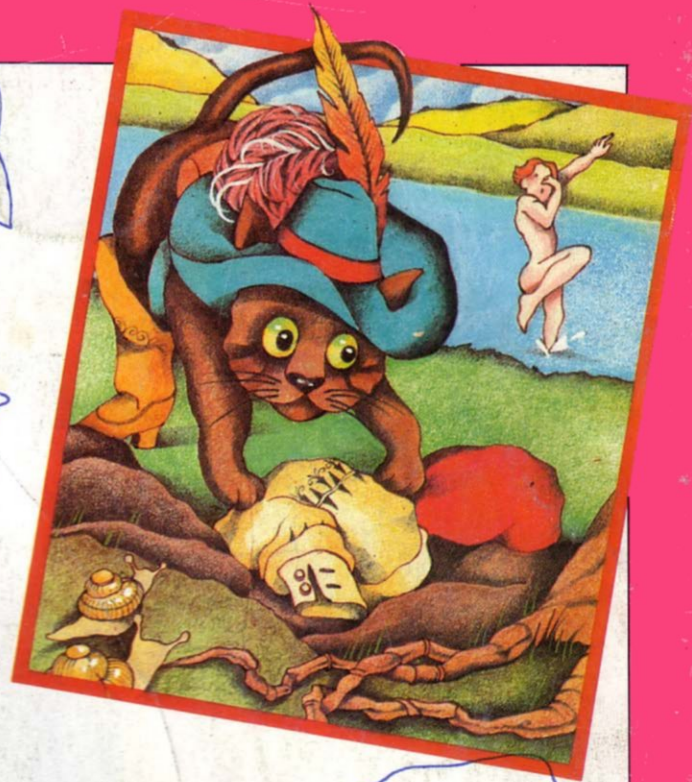
**RACONTE-MOI**

*des histoires*

Une comptine: **POUR CHANGER UN PEU**

Vous apprendrez **POURQUOI LA GIRAFÉ  
NÉ PARLE PLUS**

Le célèbre conte du **CHAT BOTTÉ**  
et de son maître, le marquis de Carabas



La suite des aventures de **GROGRE,  
LE PETIT OGRE**

**PINOCCHIO** est sur le point de devenir  
un vrai petit garçon, il ne lui reste plus  
qu'une journée à attendre

Il suffit à **PLUMETTE, LA PETITE  
POULE**, de jouer un air sur son flutiau  
pour que les poules pondent. Mais un jour,  
un nouveau propriétaire arrive à la ferme

Depuis des années, ce prince indien cherche  
une épouse. Un jour, il rencontre une  
**MARCHANDE DE MANGUES**

